

# L'Amour de Moi

*Kerian Dubuis*

*Merci à Emmanuelle Favier et Olivier Sylvestre pour leurs retours.  
Pour Norah...*

## **Thionville**

Je me souviens d'un orage intense.  
Un mélange de pluie et de lumière,  
de beauté et d'éloignement,  
d'acceptation et de refus,  
de baillon, de marques et de provocations,  
de mathématiques et d'alchimie,  
d'étrangeté, de nostalgie, d'espoir et d'amour, de futur,  
et d'impossible,  
de sorties et de pauses, de jeunesse et de fraîcheur,  
et de sérénité.  
De fuite. Oui.  
La fuite avant que cela ne nous gagne,  
Tester en profondeur, en surface c'est abîmé,  
on gamberge  
et on sème.

C'est donc cela l'amour.  
On comprend seulement quand l'épreuve se présente,  
maintenant que les refus et les souffrances sont nécessaires.  
Tu étais la première.  
L'intensité de l'orage était tel,  
Qu'il m'a saisi par après.

Comme pour saisir ton vécu,  
Comme pour enfin savoir ce qui s'était passé.

Il est tard pour s'étreindre maintenant.

## **Trèves**

C'est pourtant avec toi,  
La première, que nous y sommes allés.  
Trois potes avec une idée folle

Chacun à deux roues, longeant la rivière.  
Tu m'as fait aimer cette Moselle une seule fois.  
C'est mon attache.  
Ici  
À l'arrivée, l'épuisement nous barre la route.  
impossible d'avancer davantage  
Nous nous contentons de la ville au passé romain  
110 km après le départ  
La porte noire nous paraît sortie des ténèbres.  
La pluie sur nous nous rassure.  
Un coup de foudre.  
Au dessus de nos tête pour moi c'est clair  
une dernière fois tout était clair.  
À la fin du compte  
de ce temps écoulé  
la même distance parcourue  
à présent nous sépare.  
Mais cette fois tu t'es tue.  
Tu ne daignes plus me voir.

## **Strasbourg**

Il faut dire que j'ai fui.  
Juste après à Strasbourg.  
Je ne savais pas encore ce qu'il se passerait.  
Là-bas.  
J'y étais avec une amie.  
Pour visiter  
librement  
entre nous.  
C'est marrant qu'elle m'ait avoué  
seulement hier  
trois ans après  
comment elle a senti ce voyage.  
Ses yeux étaient moins innocents alors.  
Mon regard était encore occupé  
mais elle est restée après.  
Elle est comme une trousse à mots.  
Les siens, souvent inventés et incohérents.  
Les miens.  
Elle les garde précieusement  
archiviste de mes pensées et de mes ressentis.  
La chance se présente à son rire ensoleillé  
et mes larmes sèchent à ses rayons.

## **Colmar**

Je séchais aussi.  
Ma mémoire surtout.  
Se déplacer dans une ville inconnue pour se faire entendre, le  
temps de trois jours,  
une sélection sérieuse qui définira les deux années suivantes ,

et je sèche, je ne retrouve plus les mots.  
Mon stress noircit le sang de mon entourage, alors que j'essaye  
d'ancrer ces textes dans mon crâne.  
Trois jours de marche intense apparemment, une découverte de  
l'environnement en profondeur, et pour moi pourtant,  
qu'une zone d'herbe verte piétinée à une heure du matin, dans  
l'espoir que la lueur lunaire aide à l'impression dans mon cerveau.  
Mais je l'ai eue,  
cette place qui fixe tous mes plans,  
ici.  
Pour du temps à venir.  
Mouvementé.

## **Colmar**

Tout de suite.  
Sans attendre, pris par l'emménagement, l'installation,  
l'établissement, la création d'un petit chez soi confortable et  
doux.  
Une drôle de fumée blanche s'échappait alors de l'échappement  
de la voiture.  
Mon départ l'a achevée.  
Poétiquement je m'accroche à cette idée.

Idéalement je suis ici pour le futur et la formation.  
La formation d'attaches et d'habitudes, et de sentiments qui  
surprennent.

Le bourdonnement de la chaussée qui traverse mon village de  
Moselle ne sera plus perturbé par les railleries de mon violon.  
Les nouveaux voisins eux,

si.

### **Vienne**

La soif de découverte devait s'épancher là, en solitaire dans une grande ville.

Je tourne là, à contempler cette architecture baroque, à déambuler au Belvédère.

J'ai rencontré Klimt et Schiele, en personne, entre baisers et regards profonds, comme pour me porter.

J'ai croisé le reflet de Léopold dans les fontaines du parc de Schönbrunn.

Le réveil rêveur d'un chocolat viennois dans une Konditorei, le dîner donnant tout pour un Wiener Schnitzel.

La solitude ne me dérangeait pas encore alors, durant cet exil de quatre jours à Vienne.

Bien accompagné par les monuments, j'ai ri devant ces allemands-souriants.

### **Colmar**

Le 8 janvier 2022.

Je me souviendrai de cette date longtemps.

La date à laquelle je t'ai invité.

Après trois ans j'ai finalement cédé à ta gentillesse.

L'emportement de la soirée était à l'image de ce qui allait arriver.

L'envie était bien présente ce soir pourtant,

tes lèvres comme une pulpe interdite, que je me refusais, par peur du mal où j'allais m'emporter.

En les saisissant, dans mon élan, nous avons défini un début.

J'y ai repensé régulièrement.

J'y fixe maintenant des mots

comme j'avais fixé sur ta bouche mon témoignage qui disait, tu me plais à ce point.

On ne m'avait pas appris encore, à alimenter la flamme naissante de tes pupilles.

Parfois je sens à nouveau la douceur de ta nouveauté,

le goût de mon plus grand regret,

et la saveur de ma plus grande peine.

Le 8 janvier est un jour à part.

### **Evrange**

Deux jours avant, j'étais majeur.

Entre la maladie et la démence.

Trop perturbée par les événements, la petite fête, pas tellement à la hauteur des attentes et pleine d'angoisses.

Je crains que mon ingratitude soit ici justifiée.

Pas digne de l'événement.

Peut-être que le calme aurait été un meilleur choix.

Je rêve d'une fête d'anniversaire calme, sans remous, comme une journée banale, où personne ne s'inquiète du souhait à faire, et de préférence où l'abstentionnisme est la norme.

Le temps passe.

Rien ne marque plus que les avancées personnelles et les accomplissements solitaires.

Ce sont eux qui nous vieillissent et nous assagissent.

Les bougies sont comme le deuil du temps passé perdu.

Elles nous pourrissent avant de mûrir.

### **Stockholm**

J'ai très souvent ressenti ce vide.  
Une impression de dénoter.  
Je me suis très souvent demandé quelle était ma place.  
Je me suis trop souvent dit  
mais qu'est-ce que je fous là ?!

Transi de froid rien qu'à l'idée de glaçons dans la baltique, une  
bruine désagréable fouette mon visage, je tape des pieds pour  
me débarrasser des graviers qui se coincent dans les rainures  
des semelles de mes bottes.

Il fait nuit à 16h30 en février.

Dans ma chambre, partagée, une demi-douzaine de  
cinquantenaires à l'hygiène douteuse m'accompagnent pour mes  
trois nuits sur place.

Tout est trop cher pour un endroit si triste.  
Et bruyant.

Si bien que j'ai tenté de m'enfuir plus tôt.  
Qu'est ce que je suis allé foutre là-bas !?

## **Bruxelles**

Je cherchais une intensité de vie différente.  
Je pensais la Belgique comme un pays calme, plat, sans vagues...  
J'y ai trouvé la jeunesse et l'amusement,  
j'y ai trouvé ma première sortie en boîte,  
j'y ai trouvé un cours de salsa privatif,  
et j'ai ri énormément.

La Grand Place est maintenant un point de passage obligatoire,  
et le chocolat la madeleine de toute cette aventure.

L'intensité de l'orage était telle qu'elle m'a saisi par après.

Je suis fatigué,  
maintenant.

## **Le Breuil**

Je suis à la recherche du repos de l'enfance.  
Que le trouble, impressionné par le silence, n'ose braver.  
Je veux l'émanation de fragilité et de douceur.  
Calme.

Le calme après la bourrasque d'amour et la physique des draps  
ne me va pas.

Mon repos c'est d'imaginer à nouveau cette courte marche dans  
le petit hameau, où traînent la vieille maison familiale et sa  
grange, et croupit l'espoir enfoui de l'âge dans les hortensias  
épais.

Leurs larges fleurs ne compensent pas la tristesse qui emplit le  
vide ambiant..

Je marche jusqu'au pont d'Essouby.

Un pont centenaire, de granit, qui passe au-dessus de la voie  
ferrée qui relie les lettres capitales aux minuscules points  
d'habitations.

Je fais l'aller retour.

L'étreinte du vent libre, de l'air propre et les vaches qui ruminent  
nonchalamment les touffes d'herbe verte,

Et moi, qui rumine à ce moment pour mieux digérer ces bras  
d'apaisement qui m'enlacent.

## **Colmar**

Je me suis laissé flotter, porté par le courant.  
La visite de trop pour annoncer le moment,  
d'aller flâner autre part.

## **Amsterdam**

Comme le long des canaux ?  
La marche agréable mais périlleuse,  
les pavés risquant de nous faire choir à chaque instant,  
dans cet air où flotte la paisibilité.  
Tout roule, à vélo de préférence.  
L'odeur distincte des substances calmantes ou excitantes règne  
sur la ville.  
Pourtant, difficile de ne pas s'indigner des rires gras des touristes  
anglais devant les vitrines rougeâtres.  
Ce quartier a eu un effet de deuil, de constat violent.  
Sans savoir les conditions, et les choix de la chair exposée, je  
m'attachais soudain à l'âme de chacune de ces sirènes.  
L'impression de visiter un ossuaire, où les choses mortes et  
passées, par la faute d'autrui se réunissent.  
J'ai été triste au quartier rouge.

J'ai tenté aussi, de m'extirper un peu de ma vie, de ma carapace  
confortable.  
Une rencontre artificielle et particulièrement inconfortable.  
L'impression de trahir, de salir, de ruiner un travail.  
D'allumer la flamme qui consumerait à petit feu.  
Nous.

## **Berlin**

Le ciel comme un monstre d'orage rugissant nous attendait.  
Un gris trop foncé au-dessus de la pluie déferlante.  
Ambiance sombre, et froide.  
Cris de choucas.

Les volatiles noirs flottaient et passaient comme des drapeaux  
qui assombrissaient le monde en dessous.

La détermination des usagers du U-bahn, dans leurs  
déplacements hâtés créent des courants d'air.

La fraîcheur glaciale de ceux-ci vous figent en l'instant.

L'âme s'efface de ses états, l'obscurité l'envahit.

La convainc.

L'habitue.

De Berlin on retient un attachement profond, réalisé une fois  
seulement partis.

L'âme y revient quelquefois, y erre et nous demande d'y  
retourner.

Berlin comme une prison si j'y remets les pieds.

Je n'y repartirai peut-être pas.

## **Prague**

Ici la grisaille n'était pas prenante,  
elle dénote avec le centre historique, comme une tâche,  
mémoire de la vie ancienne, soviétique.

Au milieu des blocs, nous.

Surpris de la proximité entre les mondes contrastés du tourisme  
et de la vie courante.

On s'est engagé là à la recherche de tremblements et de  
mouvement.

La tour de la falaise s'agit avec le vent, la maison dansante  
s'anime.

Ici les cheminées se dégustent et les marches se dévalent,  
dangereuses en sous-sol.

Le métro nous accroche et nous fait sourire.

### **Bratislava**

À Bratislava, les bras grands ouverts, j'étais à la recherche de la  
petite église bleue de mes rêves.

Un bleu indicolite, pastel, clair, pur.

Dire que je t'ai trainée à travers la ville, nos sacs surchargés  
écrasant douloureusement nos jeunes épaules.

Je t'ai fait monter les marches pour arriver à la porte du château  
qui surplombait la ville, pour avoir une vue de haut.

Je t'ai dépêchée vers une petite gare non électrifiée, à la  
recherche d'un bus sur rail ridicule, pour passer la frontière  
hongroise.

Ist das der Zug nach Hegyeshalom ?

Ja

Danke sehr

Sauvés.

### **Hegyeshalom**

Le petit village frontière, à la gare quasi-déserte.

Les annonces se font en Hongrois ici.

C'est normal.

On a passé la frontière.

Les annonces ne se font qu'en Hongrois.

Le train n'est pas affiché sur le tableau des départs.

Donc.

On nous renseigne en Anglais, quelques policiers.

Les annonces nous coupent la parole.

Toutes les minutes sont gênées par la voix métallique qui  
s'échappe du vieil haut-parleur rouillé.

Le tableau des départs n'affiche pas notre train, mais il bat des  
facettes.

Comme un hélicoptère au loin.

Le bruit.

À l'ancienne.

Les retards s'accumulent et s'allongent sur les trains affichés.

Pas le nôtre.

Toujours pas.

En attendant le train, on était prêt à attendre la nuit.

Un sprint intense pour attraper le passage inopiné  
d'un train qui nous amène trop tard à destination.

### **Budapest**

La fatigue du périple est récompensée par un souffle  
méditerranéen.

Le soleil intense brûle notre peau abîmée par les bretelles de  
nos sacs qu'on essaye d'enfiler.

Le Danube est large.

Pas de choucas ici, des mouettes.

Criardes elles nous surprennent.

Ici.

La promenade des Anglais ne doit pas être loin.

Et ça sent.

Comme une envie de prouver quelque chose.

Chaque banc public est plein de couples allongés.

Ils s'embrassent langoureusement.

Le contact des bouches et des lèvres, des langues mêmes ne m'était pas inconnu.

Je pense que la chaleur attire les couples.

Jamais vue, une concentration pareille.

Je ne sais pas si ça me manque.

Je ne pense pas que j'aurais le temps d'y penser.

### **Retour**

On a onze heures de train aujourd'hui.

Pour rentrer.

Je lis un peu, j'essaye de dormir.

Je vois ma vie passer, au fil des paysages.

Toute.

Enfin des passages.

De la vie, marquants.

Sur une période longue,

Étendue

Sur plusieurs années.

C'est comme si je faisais une feuille de route de ce que j'avais vécu de violent, d'important, de saisissant, d'absurde, d'intrigant,

Tous les moments de faiblesse.

La faiblesse d'être marqué par les émotions fortes.

La sensibilité.

J'ôte le masque quotidien

que je me force sur le visage parce qu'il faut bien réussir à sourire de temps en temps.

Ce confort que je mets de côté

dans ce train allemand de Vienne à Coblenz,

je le reprends immédiatement à l'instant où ma semelle s'accroche sur le béton du quai numéro 5 de la gare.

À la sortie, je serai quelqu'un d'autre qui n'a plus les mêmes pensées, bien que les mêmes souvenirs.

Le retour sensible dans le train hors du temps.

### **Colmar**

Reprendre son souffle.

Un peu, les nouveautés, les nouvelles et les départs approchent déjà.

À toute vitesse.

Méditons un peu,

le temps de calmer l'élan voyageur, la curiosité insatiable.

On porte les messages prônant le ralentissement, pour la préservation,

On souhaite à l'entourage le repos impossible à s'imposer à soi.

Les belles leçons ne s'appliquent pas à tous.

Alors.

Ralentissez-moi.

Surtout aujourd'hui.

### **Belfort**

Le réveil a sonné tôt.

L'aube nous a accueillis au pied du Lion majestueux.

Nous l'avons escaladé, dompté ce matin-là.

Ensemble.

Ensemble, nous étions plus forts que lui, plus forts que le roi,  
nous étions des rois nous-mêmes.  
Nous dominions le jour, ce matin-là, en avance sur lui,  
Je me suis avancé vers toi, à cette heure la ville était déserte.  
En me posant sur toi, j'ai marqué le début du périple,  
le vrai commencement de notre chemin.  
De notre histoire.

### **Beaune**

Nous avons dévalé le toit de l'hospice.  
Dans mes rêves dans une chute éternelle et infernale à  
s'accrocher tendrement l'un à l'autre,  
sur les tuiles colorées.  
La pente est glissante.  
Il faut parfois s'y risquer, pour goûter le vin délicieux de Dionysos.  
J'irai m'y risquer, juste pour te sentir présent.  
J'aime ton contact.

L'arrêt de mes rêves est bref,  
la visite touche à sa fin,  
J'aimerais te toucher,  
enfin.

### **Hauterives**

Te rappelles tu l'idéal  
Te rappelles tu de mon palais  
Te rappelles tu de son goût

Te rappelles tu les coquillages amoncelés,  
la minutie,

avec laquelle le tout tient.  
On entre en nous au passage de son palier.  
On entre dans le fantasme onirique de l'être.  
Y être.

Te rappelles tu la preuve de la construction de soi, de sa  
complétude.  
Chaque élément ordonné et organisé, d'une vie finie, rangée.

Souris, je t'en prie.  
Rayonne comme la lumière par les interstices, capables  
d'éclairer la pièce en totalité.  
Entrouvre ces lèvres, montre les fanons de ton âme.  
Luis par les béances minimales et naturelles, éclaire nous de ta  
joie.

### **Castellane**

Nous étions portés.  
portés vers le haut, l'envie de gravir.  
Escalader des montagnes.

Littéralement.  
La petite chapelle touristique surplombe le village et offre des  
vues magnifiques sur les gorges du Verdon.  
Profitions de la chaleur qui berce tendrement les premières  
gouttes de sueur sur notre peau encore pâle.  
Profitions de la cloche qui rythme notre ascension et qui sonne  
notre arrivée.  
Partageons ce paysage que je connais déjà, que tu découvres,  
pendant que j'admire la lueur d'appréciation de tes pupilles.



### **Tourrettes-sur-Loup**

Tes pupilles me disent tout sur toi.

J'ai su ton mal être à ce repas, ton envie de te lever, de crier,  
une envie de rébellion.

J'ai su ton blocage et tes larmes aux yeux.

J'ai su ton envie de fuir ensemble loin de la situation.

Partagée.

L'envie.

Cette conversation, je l'ai mise au clair maintenant, j'ai réussi.

Huit mois après ton départ, j'ai fait entendre mes ressentis.

Je porte les avancées comme avenir.

Mon futur dans l'amour de moi.

Pour aimer enfin d'autres sans travers.

### **Pluie**

Le petrichor n'a eu besoin que d'une seconde pour se répandre  
dans nos corps.

Je me rappelle que le temps s'était arrêté.

J'ai eu le temps de contempler ta svelte posture, qui s'élançait  
déjà vers le toit.

J'ai eu l'impression que l'endroit était plein à craquer  
de toi.

Le déluge m'a caressé la peau, et il avait tes doigts.

Il m'a déshabillé entièrement. Une mise à nu dans la cascade.

J'ai fait l'amour à la pluie pour que le lien se maintienne, je n'étais  
plus le dernier à t'avoir effleuré.

C'est la vague qui me fait comprendre maintenant  
que je ne le serai plus.

### **Arles**

Quand je l'ai vue je m'y suis précipité.

Je t'ai abandonné une demi-heure pour retourner la librairie  
Actes-Sud.

Tu riais, je m'en souviens.

Je ne sais pas ce que tu me trouvais,  
dans mon élément ?

Assister à un sacré numéro, sûrement.

En ressortant de là, en te résumant mes emplettes,

Tu riais toujours.

Je crois que j'étais heureux à ce moment là,  
d'être entouré de toi, de sourire ensemble sous la pluie en  
courant autour des arènes.

Ce n'était pas la joie seulement  
un vrai moment de bonheur.

Intense.

### **Montpellier**

Réunion tardive, âmes agitées.

Pleines d'envies,

de découvertes.

Excitant remue ménage des corps.

Élan opportuniste, caressé, embrassé passionnément.

Trio endiablé à la première lune qui se présente,

Réunion nombreuse.

Expérience hâtée, incontrôlée.  
Non maîtrisée.  
Une âme esseulée,  
la mienne.  
Juste un tango ardent comme un spectacle à supporter.  
Il y a un danger dans l'autre,  
étrange.  
Je garde une amertume de la visite.

### **En remontant**

Le détour était obligatoire.  
Une déambulation funèbre entre les maisons martyrisées.  
Les effets de l'histoire effacent les tiens,  
à ce moment.  
On souffle, un peu,  
à cet endroit où tout repose.  
Une pause dans le temps,  
où tout est suspendu.  
Surtout,  
on souffle comme pour éteindre les flammes qui ravagent les  
âmes et les familles.  
Le brasier ardent des cœurs reste maintenant hors de l'enceinte  
du village.  
Règle respectée de tous,  
aucun signe pour en avertir.  
Le souvenir est une garantie du calme suffisante.

### **Vassivière**

Peut-être une nuit, près du lac,  
nous nous sommes assoupis.

La lueur rosée du soleil couchant se reflétait alors dans l'eau  
noire.  
Nous nous sommes baignés dans cette lumière.  
La fraîcheur des soirs d'été couvrait notre peau de monticules.  
Pressant nos lèvres, notre apaisement était celui du lac.  
Un miroir d'eau dans le soir.  
Une obscurité réfléchie.  
Tu regardais les étoiles.  
Je t'observais.  
Nous avons finalement la même occupation.  
Seulement,  
celles que tu fixes ne sourient pas.

### **La Souterraine**

Les âmes attachées à ce petit bout de Terre mal desservi se  
retrouvent ici.  
Les éventualités futures ne me détacheront jamais.  
Je reviens te chercher.  
Te rendre visite.  
Me ravitailler,  
là,  
dans ma source vitale,  
de patience, de calme.

### **Le Breuil**

Je marche jusqu'au pont d'Essouby.  
Je fais l'aller-retour.  
Je ne suis pas seul,  
cette fois.  
Apprécie ce calme, ce silence.

L'odeur campagnarde.  
Mon endroit.  
Tu sais tout maintenant de moi.

### **Marais**

Les canaux lisses, de verdure entourés.  
On longe le rivage, sur l'embarcation.  
C'est  
doux et calme.  
Tu te retournes en souriant.  
C'est ma photo préférée.  
De toi.  
Le flot de tes yeux m'a embarqué.

### **Evrange**

Il faut la période de transition à Evrange.  
Le passage entre deux étapes,  
la visite parentale.  
À la maison natale.  
Au village natal.  
Le visage des voisins s'illumine à la vue d'une tête nouvelle, ou  
inhabituelle.  
Je suis sorti des habitudes à force.

Ici, une ballade,  
un chemin,  
on emprunte tous le même aux beaux jours.  
Gravir un peu, pour culminer,  
au sommet du village, on se croise à la croix.

La vie est rythmée par les passages de camions sur l'autoroute,  
qui longe la frontière.

Mãi klengt Grenzduerf zu Musel.

### **Manifestations I**

J'aurais tué pour un moment comme ça dans mes rêves.  
Un sentiment de désaccord dans l'air pour nous guider tous vers  
ce même but.  
Puis nous guider tous vers ce bus  
retour loin, garantie de fatigue et de douleurs, d'ennui aussi.  
Sans ce retour, rien n'aurait traversé la vie.  
Les doutes seraient sûrement encore bien loin,  
peut être dans ce bus justement, à errer dans les recoins de la  
carte,  
mais loin de moi.

Seulement, le doute est arrivé.  
Et le doute s'est renforcé, comme une bombe,  
ma petite bombe à moi,  
c'était son nom à l'époque.  
Ses lèvres ont suffi à tout remettre en question.  
La distance qu'elles ont prises par après ont démoli la confiance,  
dans l'autre.

### **Manifestations II**

J'ai commencé à appliquer le pinceau,  
de toute sa largeur, mais avec une légèreté certaine,  
un mouvement trop précis pour un peintre trop novice.  
J'ai essayé de bien faire.

Ne pas déchirer la chair ou le tissu, apparaître bienveillant par cette caresse,  
doux et attentionné même dans l'action barbare de réduire l'individu à une masse informe monochrome.  
Le message le voulait, c'était à faire.  
Pour montrer.

Alors ébloui par le vert, comme une invitation à s'avancer,  
une requête passive pour ne pas engorger le trafic,  
une obligation comme un principe, pour éviter le bruit du klaxon derrière,  
parce que le klaxon était prêt à ce moment à se déchaîner,  
j'ai couru dans des bras trop confortables pour me supporter longtemps,  
quelque chose de facile à sentir normalement, mais pas cette fois,  
pas cette fois,  
cette fois j'ai demandé à y rester.  
J'aurais essayé.

L'humain n'est pas une bonne œuvre d'art. Il prend sa valeur qui augmente en mégalomanie. Il prend en déni toutes ses fautes et travers, pour les chier dans la gueule de ceux qui les ont enrichis, avec une supériorité acquise dans et faite de vent.

Je pense que les créatifs baignent tous dans la merde.  
Ça doit laisser des traces.  
Ça devient récurrent de récurer.

## **Ski**

On est sur la pente glissante, alors.  
C'est ça.  
Une pause et tout s'envole.  
Les alliés fuient tout quand on leur enlève une part d'eux,  
constituée uniquement de ressentis et d'attachements personnels.  
Je réponds à vos questions.  
Allez-y.  
On me rebat les oreilles.  
J'ai besoin de temps.  
Laissez-le moi.  
Rien ne s'arrête.

## **Polignano a Mare**

Je m'extirpe une journée du stress,  
Je découvre le train Italien.  
Contempler la baie sauvage où je ne me baignerai pas.  
Bouffer le vent de l'est, face aux remous épais.  
Deux heures.

## **Apulia**

Une semaine complète.  
Intense.  
Comme un travail sur soi,  
le corps devient une machine, un moteur,  
l'âme,  
un puits d'émotions.  
On se rue sur la manivelle,  
on rame,  
on s'acharne à sortir le moindre petit gramme

de cet or puissant de ressenti qui colore la création artistique,  
qui donne vie à l'oeuvre et éteint un court instant,  
celui de la fascination,  
l'embrasement qui entoure l'artiste.  
Les nerfs à vifs, le sang bat dans les tempes,  
de vigueur.  
Il présente son travail.  
L'aboutissement de la démolition,  
déconstruction,  
de l'esprit.  
On lui dit,  
enfin,  
comme salaire.  
Il se fredonne,  
au moins,  
il se connaît mieux,  
croit-il,  
maintenant.

### **Sainte-Barbe**

Les trois grands coups retentissent.  
Tu pleures.  
Tu pleurais parce que,  
jusque dans le petit village vosgien,  
on t'avait surprise, à la dernière minute.  
Et moi, ému par ces retrouvailles improvisées,  
j'ai oublié pourquoi ils étaient là,  
j'ai oublié le travail, la répétition.  
J'ai oublié le trac.  
J'étais content de travailler avec toi.

Le chemin parcouru restera.  
J'espère que certaines choses,  
te resteront.  
On avait 17 ans, on se reverra peut-être à nos 30.  
80 ?

### **Lacs**

Le temps passe et nous cherchons.  
L'endroit du dépli, de la pause nocturne.  
Les lacs sont idéaux.  
L'endroit magique, entouré de pics enneigés.  
Parfois, par un saisissement soudain, le naturel émerveille.  
Et je veille sur ton épaule alors,  
en attendant la baignade matinale,  
la douche de source.  
Le plongeon de réalisme, l'élan de préservation,  
de nous,  
dans cet entourage,  
rocheux,  
et aqueux.

### **Colmar**

Je repense au voyage sous l'eau brûlante.  
Confort.  
Moue contentée.  
Rictus satisfait.  
Sans cesse,  
remises en question,  
mes joies.  
Mes instants de bonheur ne sont pas des piliers.

Jamais capitalisés,  
ils desservent le cœur.  
Amènent le manque.

ET JE FAIS QUOI MOI ? POUR AVOIR ÇA ?  
COMMENT, je capitalise, sur tout ça, JE PEUX ME RÉJOUIR,  
SOUVENT ?

eh !... doucement.... respire...

### **Malte**

une fois encore j'ai cru à l'abandon de moi-même  
je suis retombé dans des bras incapables de m'accueillir  
où la tendresse n'était que prétexte  
argument  
invention  
mensonge  
flatterie  
salamalec  
.

j'avais trop échoué à ça  
et je rechute  
honte

à moi  
.

### **Houssen**

Après tout,

il la fallait bien,  
l'heure de la dégringolade.  
Et voilà.  
Te côtoyer chaque jour nous aura détruits.  
Ton regard au travers des étagères disait.  
Tu ne l'as jamais dit.  
Tu as tout compris sûrement.  
Pourquoi se morfondre.  
Tu remplaces.

Seulement tu as trop contemplé la chair éclatée derrière toi.  
Évite toi cela la prochaine fois, je t'en supplie.  
pour raccourcir encore le temps de passer à un autre.

Je vaque, pour réunir les morceaux.

### **Nancy**

J'adorais aller à Nancy. C'était le changement, j'y allais toujours  
pour revoir quelqu'un.  
À Nancy, le tram n'existe plus. Il desservait la rue commerçante  
depuis la gare, sans avoir à traverser la place de la République.  
Maintenant, il faut la traverser à pied. J'ai dû la traverser à pied en  
rentrant du concert. C'était après une super soirée, à laquelle je  
m'étais fait inviter par les artistes, j'y avais croisé des amis. J'avais  
dansé comme un fou.  
On oublie bien vite les saveurs exotiques et incongrues de la  
petite épicerie japonaise quand on passe sur cette place.  
On regarde autour de nous, pour ne pas être suivis.  
On évite les groupes qui traînent ici et là.  
On accélère le pas ; on pense arriver vite.

Je hais cette ville de plus en plus.  
Tout est vide. Même l'épicerie japonaise est fermée la plupart du temps. Plus rien.  
À part la place de la Rep., qui accueille encore volontiers les loques et les restes humains de la dépendance et du désespoir.  
Je vais bien, hein !?  
Juste.  
Je dis tout ça parce que  
le tram me manque.

### **Mantoue**

Parfois, par contre  
les places se suivent  
bien  
et remplies sont les terrasses ensoleillées qui les recouvrent.  
Les palais châteaux tours cathédrales immenses clochers vers le ciel à la suite.  
Une ville empire, un royaume futuristico-antique.  
À travers pourtant.  
Progressant douloureusement dans un vacarme de colonnes  
s'abattant sur les mondes plus petits, s'érodant à la fondation par accoups répétés, par tentatives pourtant vaines de progresser, ainsi s'actionnait le mécanisme usé aux jointures brûlées.  
Une sirène sinusoïdale presque continue s'écriait, prévenant de la mise en action du matériel ancien, rebattant les oreilles de quiconque aux alentours.  
Soulagement quand le soir elle s'écroulait de fatigue dans sa remise, la machine infernale.

On commençait à vivre là, les rues s'animaient, les places surtout, on imaginait de longues farandoles kilométriques.  
C'est dans la conversation et l'assise duveteuse que l'on vivait.  
Les palais châteaux tours cathédrales immenses clochers vers le ciel à la suite nous protégeaient alors, leurs grands murs préservant l'humanité : tous ceux qui tentaient d'ignorer la plainte.

### **Juste**

Pardon.  
Juste,  
J'attends,  
dans cette gare, cette arrivée, ce visage, perdu de vue pendant 4 jours.  
Comme une éternité.  
J'ai attendu devant,  
mais le soleil froid n'a rien fait de mes mains glacées par les caprices du début du printemps.  
Le printemps on le sent d'une autre manière.  
Quand les papillons arrivent...  
Ce soir, les papillons reviennent, et le froid ambiant qui gèle mes membres sera remplacé par les douces braises de l'amour naissant.

Ça peut aller très vite, on dirait.  
Et si ça déborde.  
Et si ça submerge.  
Je vais me noyer.  
Et on me dit de rester calme, et on me crie  
« doucement, respire, respire, voilà, souffle, souffle bien, tu vois ?  
eh ! attention ! attends ! »

Quand quelqu'un qui se noie parvient à se maintenir à la surface  
un court instant,  
c'est là qu'il faut l'attraper, l'enlacer, l'embrasser.  
Quand quelqu'un qui se noie parvient à se maintenir à la surface  
un court instant,  
on le sort de l'eau.  
On espère pas qu'il reste à flotter là.  
On espère pas que tout aille mieux à la moindre goulée d'air,  
enfin qui entre dans les poumons.  
Et surtout, on espère pas qu'il y replonge pour s'habituer.

Si ?

Vous avez une bien étrange conception de l'aide.  
Vous avez une conception bien étrange de l'amour.  
Ne vous êtes-vous jamais noyé dans des yeux ?

### **Matera**

Au début la ville vous regarde par les creux troglodytes des trulli.  
Des têtes de fétiches, bouche grandes ouvertes par le choc et l'étonnement.  
On ne sait pas bien si c'est positif, on remarque seulement le regard tourné vers soi.  
Parfois on le croise.  
Parfois on y croit un peu.  
Les trulli c'est particulier, les pouilles c'est prenant.  
Quand on croise l'âme de ce sud, on en tombe amoureux, attirés  
et entraînés par un fil invisible.

On veut s'y établir spontanément, sous ces toits escarpés sur  
lesquels tout ruisselle.  
Comme une étreinte protectrice, qui imperméabilise les joues  
pour que les larmes n'y restent pas bloquées.  
Ça arrive.  
Le souffle chaud du vent passant nous rassure.  
Dans le cou, il laisse la sensation d'un baiser.  
Celui qui nous demande de rester.

### **Ruvo Di Puglia**

On est si loin, alors.  
Et on hésite.  
Il fait chaud là-bas. Vraiment.  
Les gouttes de notre corps ne servent plus à exprimer l'intensité  
d'un amour.  
Mais une fragilité, une impuissance.  
Reposante.  
Une simplification de soi à un état de marionnette, manipulée.  
À travers son visage, on espère que passeront la haine,  
l'abandon, l'oubli et l'entrave.  
On lui lance à la gorge, des non-retours et des « ça ne me  
branche plus » qui paraissent inoffensifs.  
On lui assène avec aplomb le tort évident que la distance crée,  
et l'oubli de l'importance.  
Et.  
Le commencement.  
Est.  
Le premier déséquilibre.  
Le bord était trop proche cette fois.  
La falaise trop abrupte.



La dégringolade s'initie.

### **Le Breuil**

On essaye de s'accrocher à quelque chose.

Il faut ralentir.

Ralentir.

Souffler.

Souffle.

Souffle.

Allez...

S'il te plaît...

MAIS RESPIRE BORDEL

Mais les racines qu'on saisit glissent ou s'arrachent,  
Parce que plus rien ne nous rattrape, et rien ne soulage.

Je m'imagine en haut, au pont d'Essouby.  
J'attends patiemment le prochain train.  
J'occupe mon esprit.  
Je ne veux pas avoir à sauter moi même.  
Je veux qu'on me pousse,  
comme on m'a déjà déséquilibré.  
Je veux finir dans l'endroit qui m'a apaisé.

### **Monopoli**

Dans la mer Adriatique, un plongeon approximatif.  
Au milieu des roches, assez bien accompagné.  
J'ai craché mes tensions. Je les ai allongées là.  
Elles doivent être sèches maintenant.  
Je ne saurai jamais.

J'ai laissé dans l'onde de mon corps tout le stress de l'instant précédent.

L'onde imprimée dans l'eau.

Calme est transparente.

Claire et magnifique.

Voilà mon âme le temps de la baignade.

Hydratée comme il faut, j'ai abandonné l'idée d'absorber ce sel.

Il durcit et brise.

J'évite aujourd'hui.

### **Colmar**

Le stress à atteint son paroxysme.

Il a fallu attendre le retour.

C'est arrivé d'un coup.

Des visites.

Il a fallu suivre des visites.

Des visites conçues pour aller mieux.

Des visites pour soigner.

Essayer de trouver l'amour de soi.

L'endroit enfin où il est possible de parler sans être interrompu.

De parler et de se sentir écouter.

Où les pensées ont pu fuir enfin,  
plus loin du corps qui les avaient produites.

Ça a mis du temps à s'estomper

Parce que j'étais là.

À l'endroit du vide.

### **Contemplation**

Les murs sont blancs

dans la pièce où je me trouve le plafond est blanc aussi.  
Le sol est  
perturbé par ma présence appuyée sur sa surface immaculée.  
devant moi, j'essaie de détourner le regard mais c'est impossible,  
ça reste devant moi, cette espèce de bulle projetée, cette image  
animée que  
je connais  
ça défile  
Tous les lieux  
Toutes les personnes  
Tous les moments  
Tous les souvenirs  
Toutes les caresses  
Les secondes battent dans ma tête  
Elles retentissent comme des coups de masse  
Mon sang n'irrigue plus qu'en rythme  
Il est quatre heures quarante-huit du matin.  
Je vois  
là tout de suite  
c'est l'heure la plus sombre.  
Je m'aime en ce moment.  
Je contemple mon corps écrasé au pied de l'immeuble.

## **Enfance**

Parfois, on ne suicide qu'une partie de soi. D'ailleurs, le suicide désigne autant la tentative que la réussite, c'est l'action qui vise à.  
Mon suicide, c'était celui du petit gars, trop grand pour son âge, qui effraie sa grand-mère par ses gestes amples, parce qu'il va lui faucher ses vases, parce qu'il n'a pas le choix, avec ce grand corps instable, et tordu. Mon suicide c'est celui du maladroit

donc, un peu grassouillet aussi, le sport n'a jamais fait partie de mes facilités encore moins de mes passions, ça devient un moyen d'émancipation maintenant, plus tard plus vieux. Grassouillet surtout, par rapport aux autres, c'est bien connu. L'exemplarité des autres, on doit leur ressembler pour être sain. J'ai essayé de me faire un portrait différent, plus fin, plus petit, plus droit, plus adroit, plus souple, moins bavard, moins gourmand. La gourmandise qu'on me reprochait comme un défaut, mon pauvre corps essayait de construire un gratte-ciel. La croissance, l'érection du bâtiment terminé, on me nourrit maintenant comme trois vaches affamées, abandonnées dans un champ sec depuis trois mois, qui se ruent sur le fourrage comme des loups prédateurs, sanguins, tueurs. Je n'en ai plus besoin, maintenant hein.

Plus que gratte-ciel, je préfère être éolienne, je crois que ça me correspond mieux. Un silhouette longiligne, avec la tête qui tourne, dans les nuages.

Je sur-réfléchis, un vent de questions me traverse constamment, des doutes, des avis, des incertitudes, un flux aérien, froid et désagréable des pays de l'est, en continu.

Un petit gars donc, simple pourtant, normal, enfin, je crois. Que la tête tourne, jusqu'à toucher le soleil.

Trop mou pour se défendre aussi, j'acceptais le désagrément comme un airbag accueille le visage tétanisé de qui a vu le cul de la voiture de devant se rapprocher un peu vite.

J'absorbe le choc. En me dégonflant après l'impact.

Ça arrive.

Voilà ce que j'ai suicidé.

J'ai aussi jeté par la fenêtre les erreurs enfantines, d'attention. Je jette les crises, les réactions trop spontanées, que la mort vienne les chercher, celles-là.

Je me débarrasse du masque, pour cacher le négatif, celui toujours souriant, qui répond toujours que tout va bien quand on lui demande si ça va. Adieu.

Je me débarrasse de l'amour trop intense, de l'attachement par les chaînes, la dépendance, je laisse les litres d'affection que j'ai versé, pour que certains s'y baignent, qu'ils en jouissent, dont ils n'ont rien fait que de l'utiliser pour flatter leur ego, sans jamais en garder une goutte dans un flacon pour combler un manque, sans jamais en rendre le huitième du quart de la moitié.

Je chasse tous les beaux mots qu'on m'a dit sans les penser, sans les sentir. Je chasse ceux qui me les ont dit. Je chasse les faux espoirs, les banquiers de l'espoir, qui prêtent et récupèrent avidement, instantanément, sans se rendre compte de la vraie plus value qu'offre le temps.

Je chasse tous ceux qui ont fusillé mon coeur, sans jamais le vouloir.

Je chasse l'eau de la cuvette, avec toute la merde accumulée en vingt ans d'existence. La merde qu'on m'a tendu, celle dans laquelle j'ai marché, celle que j'ai embrassé passionnément qui ne m'a jamais vu autrement que sali de son odeur pestillentielle.

C'est un grand tri, un nettoyage de printemps, une guerre d'indépendance, une guillotine sur le passé néfaste, comme lâcher la traîne pourrie loin de la robe robe de souvenirs dont je me revêt chaque jour.

J'ai délaissé un peu la sociabilité ces derniers temps.

Parce que j'ai fait la rencontre de quelqu'un qui me prend beaucoup de temps, je veux apprendre à le connaître dans les moindres détails.

Pour pouvoir être doux avec lui.

Pouvoir tendrement le prendre dans mes bras et avancer sereinement.

Ça commence à venir.

*29 Juin 2024*

**Contact :**

Kerian Dubuis  
17, rue de la Herse  
68 000 Colmar

[kerian.dubuis@gmail.com](mailto:kerian.dubuis@gmail.com)

+33 7 66 10 44 07